

**Pierre Vianson-Ponté (rédacteur en chef adjoint au *Monde*), «*Les Chênes qu'on abat... La France et la mort, ou La dernière rencontre du général de Gaulle et d'André Malraux*», *Le Monde*, n° 8140, 16 mars 1971, p. 1.**

---

**André Malraux :**

**un grand et beau poème tragique, tantôt lyrique, tantôt cynique**

Deux grandes voix fascinantes, ici, celle du génie et celle du héraut, se joignent pour évoquer leurs obsessions : l'Histoire, la France, l'Homme et la Mort.

Déjeuner à Colombey, le 11 décembre 1969. Interview du général de Gaulle par André Malraux. Interview ? C'est Malraux qui le dit : «Ce livre est une interview, comme *La Condition humaine* était un reportage...» Ainsi, c'était un reportage [*sic*] ! Malraux reporter en Chine, c'était Stendhal à Waterloo, et *La Chartreuse* aussi était un reportage. Alors Malraux et l'interview ! La lettre tue mais l'esprit vivifie, le talent transpose mais le génie transfigure.

Ah ! si Chateaubriand, au lieu de bavarder à Prague avec cet imbécile de Charles X qui n'avait rien à dire, était allé à Sainte-Hélène, quelle «interview» il eût pu faire du petit homme qui avait tenu l'Europe sous son talon... C'est Malraux qui soupire ainsi, avec des regrets un peu hypocrites pour le grand confrère qui a manqué le coche. Car lui, Malraux, il ne l'a pas manqué ; il y est allé, à Sainte-Hélène (Haute Marne). Il n'y a pas perdu son temps et ne gaspille pas le nôtre.

Quatre heures au plus de conversation, dont une heure au moins occupée de propos de table et de banalités courtoises, et voilà l'«interview» ; deux cent trente-cinq pages, d'un seul souffle, et de grand style. Un dialogue : évidemment non.

Deux monologues : pas davantage, pour quoi faire ? Plutôt un grand et beau poème tragique, tantôt lyrique, tantôt cynique. Malraux a besoin de l'éprouvé, mais le vécu chez lui devient tragédie et il ne cesse, au fond, de parler de lui-même en face de celui qui, lui aussi, ne cesse de parler de cet autre lui-même, qu'il nomme Charles. Décor : le monde. Thème : l'Histoire et l'Homme, quelquefois les histoires des hommes. A l'affiche : tout le monde, et puis deux grandes voix, deux chants qui alternent, s'entrecroisent, se mêlent, se séparent, s'opposent en contrepoint. La voix du général, le chant de l'écrivain ? Mais non, ce n'est pas un ballet. Ou alors celui de la France et de la Mort. Sa France et sa Mort. Rien d'autre ne compte. Ils sont fascinés et c'est fascinant.

### **Pas de photo, un Greco !**

Le héros et le génie – ou bien le génie et le héraut – livrent et métamorphosent à la fois leurs propres hantises, leurs propres obsessions. Quelle est la part du réel et celle de l'imaginaire, dans cet étincelant feu d'artifice ? Peu importe : tout, ici, est au second, au troisième degré. Mêmes les scories.

Quand de Gaulle reconduit son hôte, à la tombée de la nuit, jusqu'au seuil de la Boisserie, il fait un geste, dit une phrase : «Cela devait être ainsi.» Il tend la main vers les étoiles, et : «Elles me confirment l'insignifiance des choses.» Pastiche pour un au revoir qui, on ne sait jamais, risque d'être le grand adieu, et qui l'est en effet. Dernier «mot» qui sonne si faux qu'il est probablement vrai. Du grand théâtre : à la fois enflure et dérision. «Je ne me suis pas soucié d'une photographie, dit Malraux, j'ai rêvé d'un Greco.» Là-dessus, le Général n'est plus, et, comme l'a crié le reporter André Malraux jadis, «la mort transforme la vie en destin». Dès lors, chacun trouvera dans le tableau tout ce qu'il voudra y voir : Mémoires et Antimémoires, Après tout, puisque *La Condition humaine* était un reportage...

Pour les collectionneurs d'historiettes, quelle mine ! La santé, l'âge du Général : «La fatigue des derniers temps du pouvoir s'est effacée», mais : «Quand je suis parti, l'âge a peut-être joué un rôle.» Ses lectures ? « Eschyle, Shakespeare, les *Mémoires d'outre-tombe*, un peu Claudel. Et ce qu'on m'envoie, qui fait

généralement partie des nuages. Je réponds à tous ceux qui m'envoient des livres : ils pourraient aussi ne pas me les envoyer.» L'écriture ? «Comme il est étrange que l'on doive se battre à ce point pour arracher de soi ce que l'on veut écrire...» Colette disait : «C'est difficile, la langue française ! Les adjectifs !» Elle se trompait, malgré son talent : la langue française ce sont les verbes. Quand même : «Ecrire permet d'oublier la meute. C'est important.»

### **«Bonjour, Monsieur le Gorille»**

Des mots, bien entendu. Sur Lyndon Johnson : «Bien qu'il ne prît pas la peine de faire semblant de penser...» Sur Staline – mais là, c'est Malraux qui parle : « Un robuste capitaine de gendarmerie, silencieusement intéressé par le monde, la terreur, sa pipe et sa moustache droite... » Et de Gaulle, en écho : «Un vieux chat tout-puissant... Un chat au coin d'un bûcher : ce chat c'était un fauve.»

Des anecdotes, en foule, Malraux rappelle au Général qu'au retour des obsèques du président Kennedy, de Gaulle lui a dit de « Jackie » : « C'est une vedette, elle finira sur le yacht d'un pétrolier. » Alors le Général feint l'étonnement : «Je vous ai dit ça ? Tiens... !» Puis, narquois : «Au fond j'aurais plutôt cru qu'elle épouserait Sartre. Ou vous !» On enchaîne sur la visite de Kennedy à Cuba avec les pancartes : «Kennedy, non ! Jackie, oui !» Alors Mme de Gaulle, timidement : «Charles, si nous étions allés, est-ce qu'il y aurait eu les pancartes : de Gaulle, non ! Yvonne, oui !»

De Mme de Gaulle, Malraux écrit, ronronnant : «Je n'ai plus l'impression d'être le diable pour elle.» Le portrait n'est qu'une esquisse, déférente mais tracée d'une main rude, comme ces «dyables» – petite revanche – que le ministre d'Etat griffonnait distraitement pendant les longs conseils de l'Elysée ; et cette phrase, devant la table aux patiences, qui en dit long sur les soirées de la Boisserie : «Nous avons contrôlé pendant plusieurs mois les réussites et les pas-réussites : c'est toujours la même proportion.»

Dans un «bain de foule», une solide poignée de main : «Bonjour, monsieur le curé.» – «mais, mon général, je suis un des gorilles.» – «Alors, bonjour monsieur le gorille.» Des révélations. Sur la mort de «Che» Guevara : grâce à «sa maîtresse russo-argentine, agent russe... les services russes ont pu le protéger quelques mois. Puis elle a reçu cinq balles dans le ventre lors d'un engagement de maquis, elle est morte et il a été livré onze jours plus tard...»

Les générations entières d'élèves et même de professeurs de sciences Po trouveront eux aussi, dans ce livre, grasse provende, et les historiens, qui les aime tant, quelques points d'interrogation de plus. Ainsi, quand le Général évoque le contrat rompu avec les Français, était-ce, demande Malraux, «en mai ou plus tôt, lors de votre réélection ?», c'est-à-dire en 1965. Et de Gaulle : «Bien avant, C'est pour ça que j'ai pris Pompidou.» Donc, avant avril 1962, avant le cessez-le-feu algérien ? Avis aux successeurs et au monde : «Je n'ai pas de successeurs, vous le savez.» «Je ne sortirai de mon silence que si l'on met le pays en question. On doit savoir – et je compte sur vous – que je suis étranger à ce qui se passe. Cela ne me concerne aucunement... Une fois de plus on va se mettre à suivre sur la carte les étapes victorieuses des autres et à en discuter magistralement.» Mai 1968 : «En mai, tout m'échappait. Je n'avais plus prise sur mon propre gouvernement.»

On s'étonnerait évidemment de ne pas entendre une dernière salve contre les vieux ennemis, les partis. Qu'on ne s'étonne pas : elle résonne, pour tous. «... si bien des soldats de l'an II sont morts pour la République, personne n'est mort pour le parti radical.» «Les communistes qui vont de la Bastille à la Nation, les socialistes qui ne vont nulle part... tout ça et Ferdinand Lop, c'est la même chose... La Longue Marche pour arriver au stade Charléty ? Ce n'est pas sérieux... Les communistes ne croient plus assez au communisme, ni les autres à la révolution. C'est trop tard. A force de mentir pour revendiquer la démocratie, ils sont devenus démocrates. Ils veulent menacer le pouvoir et ils ne veulent plus le prendre... Peut-être le communisme est-il en train de devenir ce que deviennent toujours les partis : un mythe au service d'une société d'entraide. Faisons-nous donner des pneus au nom de la misère du peuple... Avant cent ans, ce que nous avons appelé la droite et la

gauche aura rejoint les chimères et sera à peine intelligible... Les gauchistes s'appellent gauchistes, afin de se distinguer des communistes et ne s'appellent ainsi que depuis que la gauche n'existe plus.»

Et le dernier coupe de massue, pour tous : «Au contraire de ce que pensent les politiciens, les politiciens ne font rien : ils rassemblent des terres, en attendant de les perdre et ils défendent des intérêts, en attendant de les trahir. Le destin s'accomplit par d'autres voies.»

### **De sombres cris de désespoir**

Boutades, anecdotes, souvenirs ou diatribes : c'est l'ariette. Voici que montent tout à coup l'hymne et l'épithalame.

L'hymne de la France, la sienne, pas celle des Français qui «n'aiment pas la France», «n'ont plus d'ambition nationale », qui « ont été sublimes, ils ne le savaient pas et sont devenus médiocres, ils ne le croient pas». Il est hanté par la France comme Lénine l'a été par le prolétariat, comme l'est Mao par la Chine, dit Malraux. Et en même temps, quelle rage contre ces nains et quelle époque pour un géant ! Les pires sarcasmes : «Oh ! la France peut encore étonner le monde ; mais plus tard. Elle va tout négocier. Avec les Américains et même avec les Russes, avec les Allemands et les communistes. C'est commencé. Ça peut durer, sans grande signification. La France s'était relevé contre le parlementarisme : elle va s'y ruer... Le pays a choisi le cancer. Qu'y pouvais-je ?»

Ces sombres cris de désespoir, tous les souvenirs des confidents en sont remplis : hier encore, le livre de Claude Mauriac. Plus rare est l'aveu d'erreurs, cet aveu que ses ministres ont, une fois, entendu non sans stupeur tomber des lèvres augustes – c'était au lendemain du ballottage des élections présidentielles de 1965. A Malraux, il confie pourtant : «J'ai cru que la Russie serait incapable de fabriquer la bombe ; qu'en 1946, la guerre s'approchait inéluctablement ; qu'en 1947, la France n'en pouvait plus», etc. Et puis, quand même, l'orgueil : «Mais je ne me trompais pas sur le destin de la France.»

L'épithalame court à travers les pages, obsédant. «Pourquoi vivre ?» «Pourquoi faut-il que la vie ait un sens ?» «A la fin, il n'y a que la mort qui gagne.» Est-ce bien la statue du Commandeur que voit le pays, ou est-ce déjà un gisant, le géant foudroyé ? L'émotion, comme souvent tourne en gouaille : «On dressera une grande croix de Lorraine sur la colline qui domine les autres. Tout le monde pourra la voir et, comme il n'y a personne, personne ne la verra. Elle incitera les lapins à la résistance. C'est vrai : cette croix de Lorraine, on va la dresser maintenant».

Malraux s'interroge sur la foi du Général. Il croit qu'il ne l'a pas : la preuve, il a fort peu cité Dieu, et pas dans son testament. Est-ce une preuve ? Il a fort peu cité aussi les Romains, et pourtant c'est un romain – pas un latin, ce qui est autre chose, peut-être le contraire.

### **Pour finir, une prophétie**

Comprend-on, connaît-on mieux de Gaulle à travers l'interview ? Sans doute, dans la mesure où l'on saisit enfin plus clairement pourquoi Malraux fut gaulliste. «L'homme est ce qu'il fait», disait Vincent Berger, des *Noyers de l'Altenburg*. Cette raison-là, on l'imaginait. Mais que l'auteur de *L'Espoir* en vienne à dire : «Vous êtes le dernier chef antifasciste d'Occident» surprend davantage. Qu'il s'entende répliquer, à propos de la libération : «Le seul révolutionnaire, c'était moi», et qu'il acquiesce, voilà qui lève l'équivoque. «Le monde, écrivait-il jadis, s'est mis à ressembler à mes livres.» Pour achever la ressemblance, il manquait le héros de la tragédie humaine, il manquait l'incarnation de l'autorité, plus importante à ses yeux que la vérité, mais de l'autorité d'une expérience, plus que d'une pensée. Il l'a trouvée. Et, pour lui qui avait écrit aussi (dans *La Condition Humaine*) «toute vieillesse est un aveu», toute œuvre aussi est un aveu, celle du géant comme la sienne.

*Pierre Viansson-Ponté : «André Malraux : un grand et beau poème tragique, tantôt lyrique, tantôt cynique» (1971)*

Pour finir, une prophétie encore : «Il ne reste qu'une génération, dit de Gaulle, pour séparer l'Occident de l'entrée en scène du tiers-monde. Aux Etats-Unis, il est déjà en place.» Alors, la fin des Empires ? «Pas seulement des Empires. Gandhi, Churchill, Staline, Nehru, même Kennedy, c'est le cortège des funérailles d'un monde.» Visiblement, les funérailles d'un monde s'achèvent dans le petit cimetière campagnard de Colombey. C'est l'épilogue.